

—Non, dit elle avec quelque effort, je veux te demander un service.

—Commande ! Tu sais que cela me fait heureux.

—Tu es jeune, Carmencita est jolie : épouse-là !

—Moi, épouser une blanche !

—Ce n'est pas une blanche ! C'est une « china ! »

—Je ne l'aime pas, maîtresse. J'ai aimé... celle que j'ai vengée... et que je pleure toujours. Puis, je t'aime comme l'écouave peut aimer celle qui est si au-dessus de lui. Toute autre femme m'alloignerait de toi.

—Je le veux, Mono ! Cela me fera plaisir. Je veux que tu la rendes heureuse, entends-tu, et qu'elle croie que tu l'aimes...

—Maîtresse, je t'en conjure !

—Fais cela pour moi, Mono !

—Je le ferai.

—J'ai ta parole. Cela me suffit... Merci !

Elle lui tendit sa main blanche.

Mono la baisa en s'agenouillant.

Des larmes remplirent ses yeux.

Ceux de la Mariquita aussi étaient humides.

(A CONTINUER.)

Commencé le 18 Mai 1887 — (No 386).

Très prochainement, nous commencerons la publication d'un autre roman, sous le titre de : « LE SIGNE DE LA CROIX ». Nous ne dirons rien de ce nouveau feuilleton, si ce n'est qu'il surpasse en intérêt tout ce que nous avons publié jusqu'à ce jour.

Hâtez-vous de profiter des immenses avantages que nous donnons actuellement. Voyez la liste de nos primes.

Pour avoir droit à ces primes il suffit de payer un abonnement ou de le renouveler à échéance.

## LES FRÈRES DES ÉCOLES ET LES OUVRIERS

A Paris, deux messieurs, quêtant en faveur des écoles des frères, demandaient une adresse. « N'êtes-vous pas les messieurs qui quêtent pour les frères ? » répliqua le concierge ?

—Oui, pourquoi ?

—Ayez donc l'obligeance de monter chez une de nos locataires : elle n'est pas riche, mais elle a son fils chez les frères, et elle m'a vivement recommandé de vous faire cette prière...

Et nos amis grimpent presque en haut de la maison et ils exposent le but de leur visite.

Je vous suis bien reconnaissante, Messieurs, leur dit cette mère de famille d'avoir pris la peine de monter si haut ; mais je tenais à vous dire que je vous remercie du fond de mon cœur pour les services que vous rendez aux ouvriers de notre quartier, en conservant les frères... J'ai mis de côté une petite somme, je voudrais bien avoir davantage, mais prenez-la. Puis elle leur remit 10 francs et elle ajouta :

« C'est ma voisine qui ne sera pas contente ? »

—Et pourquoi donc, Madame, demandaient les visiteurs ?

—Parce qu'elle ne vous attendait pas aujourd'hui et qu'elle n'a pas eu le temps de vendre ce qu'elle avait mis de côté pour les frères :

—Comment vendre ?...

—Eh ! oui, nous ne sommes pas riches, mais on a bien quelques petits souvenirs ! Elle voulait vendre un peigne en écaille et ses boucles d'oreille, mais elle les vendra demain.

Nos amis étaient émus jusqu'aux larmes de tant de simplicité et de tant de dévouement.

## HISTOIRE ANCIENNE

I

Aussi bien pourrions-nous intituler cette page HISTOIRE MODERNE, car elle se renouvelle sans cesse. Nos pères l'ont connue, nous la connaissons, et nous devons craindre que nos enfants ne la retrouvent.

Le lecteur en jugera par ce rapide récit :

Nous attendions le passage d'un train à la station de Rambouillet. La foule considérable se composait de personnes de toutes conditions et de tout âge.

Les conversations fort animées produisaient ce murmure entremêlé d'éclats de voix, de vigoureux appels et d'adieux moins tendres que bruyants.

Au lieu de prendre place aux salles d'attente, le public se tenait confusément dans le vestibule, où les rangs se confondent après la distribution des billets. On dirait le forum antique avec ses tribuns et sa plèbe.

Nul cependant n'y parle au nom de tous, mais celui qui élève la voix est rarement contredit, tant le peuple de France sait obéir à la sottise audacieuse.

Deux prêtres entrèrent. Leur douce physionomie, leur attitude modeste devaient appeler la protection de tous.

Ils se glissèrent sans bruit dans l'angle le plus obscur et prirent place à l'extrémité d'un banc, près de pauvres gens.

Deux ou trois jeunes hommes, aux allures communes, s'arrêtèrent devant les prêtres et leur adressèrent d'injurieuses paroles.

Ceux-ci gardèrent le silence, avec une dignité mêlée de courageuse résignation.

Alors les jeunes gens se laissèrent aller à ces plaisanteries de carrefour qui provoquent la gaieté des foules méchantes et lâches.

Tout à coup, un grand vieillard se leva de son siège et, se dirigeant à pas rapides vers les prêtres, dit d'une voix ferme aux jeunes gens :

—Retirez-vous. C'est moi que vous insultez maintenant, et je ne le souffrirais pas.

Surpris, les spectateurs gardaient un profond silence, mais semblaient approuver le vieillard.

Celui-ci, les bras croisés sur la poitrine, la tête haute, promenait un fier regard sur cette foule muette et que que peu tremblante.

Les jeunes hommes, étonnés et dominés par l'attitude du vieillard, murmurèrent quelques paroles confuses et disparurent.

Le vieillard alla reprendre sa place, sans adresser un seul mot aux religieux.

Les cheveux blancs de cet homme, son front sillonné de rides profondes, pouvaient faire supposer qu'il n'était pas éloigné de sa soixante-dixième année. Très simplement vêtu, le visage ras, il semblait appartenir à la bourgeoisie de province.

Le moindre observateur devinait, sous cette simplicité et fermoté, le descendant direct de ces hommes des quinzième et seizième siècles qui ont donné naissance au tiers état.

Un sifflement aigu annonça l'arrivée du train, et chacun chargé de menus bagages courut à la porte et se précipita sur le quai.

Le vieillard s'assura que les deux prêtres ne se trouvaient pas dans la même voiture que leurs insulteurs et fit une recommandation au conducteur du train.

Par un hasard dont je fus charmé, le vieillard vint se placer sur la banquette où j'étais assis.